L'EXPIATION

DRAME EN TROIS ACTES

AVEC CHANTS ET MUSIQUE

A L'USAGE

DES COLLÈGES, SOCIÉTÉS DE JEUNES GENS, ETC.

Par M. l'abbé LEBARDIN

Professeur de Belles-Lettres.

MONTRÉAL

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN (à responsabilité limitée)

256 et 258, rue Saint-Paul.

PERSONNAGES.

ROBERT DE LUSIGNY.
FLAVY.
LORÉDAN, } chevaliers.
GÉRARD, }
RINALDI, intendant de Flavy.
BEPPO, gardien des prisons.
Un caberetier.
Deux assassins.
Un garde.
Un fantôme.

L'EXPIATION

DRAME EN TROIS ACTES

ACTE Ier.

(Le théâtre représente un intérieur d'hôtellerie : tables, bancs, etc.)

SCÈNE I.

LORÉDAN, GÉRARD, *assis aux deux côtés du théâtre*, LE CABARETIER *dans le fond.*

GÉRARD.—Cabaretier ?

LE CABARETIER, *s'approchant.*—Messire...

GÉRARD.—Quelle est cette vieille forteresse qui semble prête à s'écrouler sur ta maison ?

LE CABARETIER.—C'est Montbrun, un des plus forts châteaux du Dauphiné. Il appartient au comte de Flavy.

GÉRARD.—C'est un nom peu connu dans la chevalerie.

LE CABARETIER.—Le comte possède ce château depuis douze ans, et le tient du comte de Lusigny.

GÉRARD.—Celui qui mourut au retour de la croisade ?

LE CABARETIER.—Oui, Messire.

GÉRARD.—Le comte de Flavy fera-t-il partie de l'expédition commandée par nos gracieux souverains Philippe, Richard et Frédéric Barberousse ?

LE CABARETIER.—Je l'ignore... Un pauvre cabaretier n'est pas admis dans les secrets du comte.

LORÉDAN, *se levant.*—Le comte, seigneur chevalier, trouve assez d'ennemis chez lui, sans en chercher ailleurs.

LE CABARETIER.—Ce n'est que trop vrai.

LORÉDAN.—Vous allez donc à la croisade, seigneur chevalier? (*Gérard montre sa croix.*) Que Dieu bénisse votre généreuse entreprise!

GÉRARD.—Ainsi soit-il... Mais vous qui paraissez avoir manié la lance, ne viendrez-vous pas faire mordre la poussière à quelque mécréant?

LORÉDAN (*découvre sa poitrine et montre sa croix*).—J'ai accompli ma tâche, Monseigneur.

GÉRARD.—Nous sommes frères d'armes. A vous mon cœur et mon bras, chevalier.

LORÉDAN.—A vous mon cœur et mon bras. (*Ils se prennent la main.*)

GÉRARD.—Cabaretier, un siège, et de ton meilleur bourgogne.

LE CABARETIER.—Oui, Monseigneur. (*Il apporte du vin.*)

GÉRARD.—Votre nom, chevalier?

LORÉDAN.—Lorédan.

GÉRARD.—Votre patrie?

LORÉDAN.—Le beau pays de Guienne.

GÉRARD.—Et moi aussi je suis du beau pays de Guienne. (*Versant à boire.*) A la Guienne! au pays du bon vin et des braves chevaliers!

LORÉDAN.—Pardonnez-moi, seigneur, je ne bois pas de vin.

GÉRARD. — Mais c'est l'amitié qui vous l'offre.

LORÉDAN.—Mais un vœu me défend de l'accepter.

GÉRARD.—Un vœu !...

LORÉDAN.—Oui, seigneur, et c'est pour l'accomplir que j'ai quitté la Terre-Sainte.

GÉRARD.—Je respecte votre secret... Êtes-vous resté longtemps en Palestine ?

LORÉDAN.—Dix ans entiers, Monseigneur; j'ai assisté à de grandes batailles, des batailles où le sang coulait par torrents ; j'ai vu des villes s'abîmer au milieu des flammes ; j'ai essuyé de furieuses tempêtes, et la mort, sourde à ma prière, ne m'a pas frappé.

GÉRARD.—Dieu vous a conservé pour défendre la Terre-Sainte.

LORÉDAN.—La Terre - Sainte! elle ne mérite plus ce nom... Elle est profanée, foulée aux pieds de l'impie. Le croissant a remplacé la croix ; les sanctuaires construits par sainte Hélène ont été détruits : les lieux sanctifiés par la Passion du Sauveur sont devenus le théâtre d'immondes orgies. Les chrétiens gémissent sous le plus dur esclavage, heureux encore lorsqu'un infidèle ne les prend pas pour but de ses flèches, ou ne les vend pas au marché comme un vil bétail !...

GÉRARD.—Et que font donc les chefs ?

LORÉDAN.—Ils ne s'accordent pas entre eux : les intérêts du Ciel les touchent moins que ceux de leur ambition.

GÉRARD.— Mon cœur bondit de colère.

LORÉDAN.—Depuis douze ans, généreux chevalier, j'éprouve les mêmes transports, et j'ai cependant quitté ce pays que j'avais juré de défendre jusqu'au trépas.

GÉRARD.—Vous l'avez quitté!

LORÉDAN.—Je l'ai dû.

GÉRARD.—Et qui donc vous rappelait en France?

LORÉDAN.—Dois-je vous le dire?

GÉRARD.—Ne suis-je pas votre ami, votre frère d'armes?

LORÉDAN.—Une expiation... Voyez-vous ce château? On vous a dit qu'il appartenait au comte de Flavy, et si vous en doutiez, les pleurs des malheureux pourraient vous l'apprendre... Mais on ne vous a pas dit comment le comte de Flavy s'en est rendu maître... Tout à l'heure je voyais vos regards s'enflammer de colère... Ah! si vous saviez tous les mystères d'iniquité que couvrent ces épaisses tourelles! (*Le cabaretier écoute attentivement.*)

GÉRARD.—Parlez! parlez!

LORÉDAN.—Non, vous me fuiriez comme un lépreux.

GÉRARD.—Moi, vous fuir! je m'attache à vous à la vie et à la mort.

LORÉDAN.—Je ne sais quelle puissance fatale me porte malgré moi à vous faire confident d'un secret que je n'ai dévoilé encore qu'au ministre de Dieu... Mais on nous écoute; on nous observe...

GÉRARD.—Qu'avez-vous à craindre d'un cabaretier?

LORÉDAN.—Tout, seigneur...Profitons des derniers rayons du jour ; sortons.

LE CABARETIER, *vivement.*—Vous partez, Messeigneurs ?

GÉRARD.—Non, nous rentrerons au couvre-feu. Prépare nos appartements, nous passons ici la nuit.

SCÈNE II.

LE CABARETIER.—Un vœu... une expiation... une conversation mystérieuse... des regards sinistres lancés sur le château...tout cela cache un secret, un complot... Les téméraires ! ils ne savent pas que l'auberge de la Tête-Noire est un piège tendu aux coureurs d'aventures ; ils ne savent pas que bien d'autres chevaliers de plus haute lignée ont rougi de leur sang les dalles qu'ils foulaient tout à l'heure...Allons prévenir le comte... Mais j'entends du bruit... c'est lui qui arrive avec son intendant.

SÈNE III.

FLAVY, RINADI, LE CABARETIER.

FLAVY, *dans la coulisse.*—Cabaretier ?

LE CABARETIER.—Monseigneur.

FLAVY.—Es-tu seul ?

LE CABARETIER.—Oui, Monseigneur.

FLAVY.—Je viens de voir deux hommes, vêtus de noir, rôder autour de mon château.

LE CABARETIER.—Deux hommes d'armes ?

FLAVY.—Oui.

LE CABARETIER.—Ils sortent de l'hôtellerie.

FLAVY.—Doivent-ils y rentrer ?

LE CABARETIER.—Tout à l'heure.

FLAVY.—Non.

LE CABARETIER.—Cela suffit.

FLAVY.—Les connais-tu ?

LE CABARETIER.—Le plus âgé s'appelle Lorédan ; j'ignore le nom du plus jeune. Tous les deux sont originaires du pays de Guienne.

FLAVY.—Lorédan...Ce nom m'est inconnu.

LE CABARETIER.—Le plus jeune part pour la Terre-Sainte ; l'autre en revient pour accomplir un vœu.

FLAVY.—Sais-tu quel est ce vœu ?

LE CABARETIER.—Je l'ignore, seigneur. Il y attache le plus grand prix... Il a même parlé d'expiation, de mystères d'iniquité... puis, craignant d'être entendu, il est sorti avec son compagnon.

FLAVY.—Et c'est alors que je l'ai vu pleurer, se frapper la poitrine, examiner le château, en étudier les endroits faibles.. A son aspect, mon âme a éprouvé une terreur involontaire. Tout en lui annonce un conspirateur, un ennemi.

(*Sur un signe de Rinaldi, le cabaretier sort.*)

RINALDI.—Quelle agitation, seigneur !... Mais vos soupçons peut-être...

FLAVY.—Mes soupçons sont justes.

RINALDI.—Que peuvent d'aussi faibles adversaires ?

FLAVY.—Plus que tu ne penses.

RINALDI.—Depuis douze ans vous êtes le souverain du château...

FLAVY.—Mais sais-tu comment j'y suis arrivé?

RINALDI.—La fortune vous a secondé.

FLAVY.—Dis plutôt le crime. Et quand on s'élève par le crime, quand on ne se soutient que par le crime, tu voudrais qu'on n'eût pas de soupçons?... Ah! Rinaldi, si comme moi tu entendais tout un peuple te maudire!

RINALDI.—Et ne l'entends-je pas, Monseigneur?

FLAVY.—Non, tu n'es que l'instrument de mes cruautés ; c'est moi seul qu'on maudit.

RINALDI.—Ecartez cette idée.

FLAVY.—Ne crois pas qu'elle m'accable. Quand on est craint de tout un peuple, on doit tout craindre soi-même ; c'est une loi de la nature. Plût au ciel qu'aucune autre inquiétude ne vînt empoisonner mes jours!

RINALDI.—Et laquelle, seigneur?

FLAVY.—Le jeune prisonnier.

RINALDI.—Craignez-vous qu'on pénètre votre secret ? Il n'est su que de vous et de moi. Le peuple, trompé par de fausses obsèques, croit mort, depuis douze ans, l'héritier des ducs de Lusigny ; il va même pieusement s'agenouiller sur sa tombe. Enfermé dans un profond souterrain, c'est de moi que le prisonnier reçoit sa nourriture. Dans le château même on ignore son existence.

FLAVY.—Eh bien ! c'est lui que je redoute.

Je le redoute plus que les paysans, plus que le roi de France, plus que le pape.

RINALDI.—Que ne me croyiez-vous, seigneur ?

FLAVY.—Te croire...

RINALDI.—Oui.

FLAVY —Je comprends... Est-ce possible ?. .Et cet être mystérieux, ce fantôme, cette dame blanche qui veille sur lui, et qui, lorsque je veux m'affranchir de mes craintes par un nouveau crime, se dresse devant moi, tend ses bras décharnés et murmure des mots que je ne puis comprendre !... Les hommes me haïssent, qu'importe ? Je m'y attendais, je les méprise. Mais voir les spectres s'élancer du tombeau, ah ! Rinaldi, quel supplice !

RINALDI.—Modérez-vous, seigneur ; on pourrait vous entendre.

FLAVY, *vivement.*—Nous entendre !...Qui ? Regarde ; si quelqu'un a entendu un seul mot, malheur à lui !

RINALDI, *revenant.*—Nous sommes seuls. Mais pourquoi se livrer à un repentir inutile ?

FLAVY.—Tu prends pour du repentir ce qui n'est que de la rage. Je souffre, mais comme le damné dans l'enfer...Quel est ce bruit ? (*On entend le son d'une cloche.*)

RINALDI.—C'est le couvre-feu.

FLAVY.—Les chevaliers vont rentrer. Adieu. Je te confie le soin de ma sûreté.

RINALDI.—Vous pouvez compter sur moi, Monseigneur.

FLAVY.—J'y compte... A minuit.

RINALDI.—A minuit. (*Il sort par une porte secrète.*)

SCÈNE IV.

RINALDI, LE CABARETIER.

RINALDI.—Songeons à exécuter les ordres du comte. (*Il agite une cloche.—Au cabaretier qui entre.*) Tes hommes sont-ils prêts ?

LE CABARETIER.—Oui, Messire.

RINALDI.—Introduis-les. (*A part.*) Qu'un héritage acquis par le crime coûte cher à conserver !

SCÈNE V.

RINALDI, LE CABARETIER, DEUX ASSASSINS.

RINALDI.—Êtes-vous prêts ?
PREMIER ASSASSIN.—Oui.
RINALDI.—Il faut frapper.
PREMIER ASSASSIN.—Qui ?
RINALDI.—Deux chevaliers.
PREMIER ASSASSIN.—Où ?
RINALDI.—Ici, dans cette salle.
PREMIER ASSASSIN.—L'heure ?
RINALDI.—Minuit.

SCÈNE VI.

RINALDI, LE CABARETIER.

RINALDI.—Notre coup ne saurait manquer. Tu donneras cette chambre au plus

jeune, celle-ci au plus âgé. Nous les attaquerons tous les deux à la fois. Désarmés et end rmis, quelle résistance pourront-ils opposer ?... On frappe ; ce sont eux...Pauvres oiseaux, vous voilà dans le piège.(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LORÉDAN, GÉRARD, LE CABARETIER.

LORÉDAN.—Cabaretier, nos chambres sont-elles prêtes ?

LE CABARETIER.—Oui, Messire. Voici la vôtre, seigneur Lorédan.

GÉRARD.—Et la mienne ?

LE CABARETIER.—La voilà.

LORÉDAN.—C'est bien ; laissez-nous.

LE CABARETIER.—Bonne nuit, chevaliers.

SCÈNE VIII.

LORÉDAN, GÉRARD *assis*.

GÉRARD.—Ainsi donc, Lorédan, votre résolution est inébranlable ?

LORÉDAN.—Comme le roc que vous contempliez tout à l'heure.

GÉRARD —Mais qui vous soutiendra dans cette entreprise ?

LORÉDAN.—Dieu, et vous aussi, brave chevalier.

GÉRARD.— Je l'ai promis, je n'ai qu'une parole.

LORÉDAN.—Merci...Vous ne savez pas tout encore. (*Bas.*) Deux mille paysans, enrôlés par mes soins, marcheront au premier signal sur le château.

GÉRARD.—Avez-vous songé à vous y ménager quelques intelligences ?

LORÉDAN.—Non ; seulement j'ai appris qu'un de mes anciens soldats, nommé Beppo, se trouvait au service de Flavy. Il peut nous être d'un grand secours, car c'est un loyal serviteur ; mais il ignore mon arrivée.

GÉRARD.—Quand aura lieu l'attaque ?

LORÉDAN.—J'attends l'instant favorable.

GÉRARD.—J'admire votre bravoure et votre dévouement, chevalier.

LORÉDAN.—Je vous ai dit que c'était une expiation.

GÉRARD.—Je serais désireux d'entendre votre histoire. Vous avez beaucoup souffert.

LORÉDAN.—Vous pouvez le lire sur mon front. Mais quel intérêt prendrez-vous aux malheurs d'un homme si obscur ?

GÉRARD.—Quel intérêt, Lorédan ? Vous m'outragez, vous doutez de mon amitié.

LORÉDAN, *lui tendant la main.*—Non, seigneur. Je vous ai promis de vous révéler un secret horrible, un secret qui, depuis douze ans, fait le tourment de ma vie, qui pèse sur mon cœur comme une lourde masse et y éteint tout autre sentiment ; je tiendrai ma promesse. Mais aupavavant je dois vous parler de mes premières années. A l'âge de quinze ans, je quittai la maison paternelle, et j'entrai comme page à la cour du comte de Lusigny. Je me liai d'une étroite amitié avec

Flavy, le cruel Flavy. A vingt-cinq ans je fus armé chevalier, et j'accompagnai le duc dans plusieurs expéditions. Un jour, errant dans la campagne avec Flavy et un valet nommé Rinaldi, je rencontrai un de ces bohémiens qui prédisent l'avenir. Soit superstition, soit malice, je lui présentai ma main, et mes compagnons m'imitèrent. Il réfléchit un instant, puis d'une voix solennelle : " L'un de vous, dit-il, sera comte, l'autre bourreau.—Et le troisème ? " lui dis-je. Il murmura quelques mots que je ne pus comprendre, jeta sur Flavy un regard de compassion et disparut. Cette circonstance doit sans doute vous paraître puérile.

GÉRARD.—Non, seigneur ; je m'intéresse à tout ce qui vous touche. Continuez.

LORÉDAN.—Dès lors le caractère de Flavy changea entièrement ; il devint pensif, sombre, rêveur. Un jour, il me confia ses projets ; il s'agissait d'assassiner le comte et de reléguer dans un cloître son épouse et son fils. Je repoussai avec horreur cette pensée infernale. Il revint à la charge ; il employa les promesses, les menaces : tout fut inutile. Il prit alors le parti de me brouiller avec le comte ; il m'accusa de trahison et me fit exiler de la cour.

GÉRARD.—Quelle lâcheté !

LORÉDAN.—Ce n'est que plus tard que j'ai découvert le mystère. En me perdant, Flavy se disait mon ami et m'offrait ses services. Je quittai la cour ; mais la rage, l'amour de la vengeance couvaient dans mon cœur. Le lendemain je rencontrai le comte

et m'élançai sur lui... Vous frémissez, chevalier. Vous avez raison : je souille l'air que vous respirez ; maudissez-moi, fuyez-moi...

GÉRARD.—Non : le repentir vous a justifié.

LORÉDAN.—Flavy était au comble de ses vœux. Il poignarda la duchesse et se rendit maître du château.

GÉRARD.—Le traître !

LORÉDAN.—Il ne restait plus qu'un enfant âgé de cinq ans. Le lendemain, les cloches nous annonçaient ses funérailles. Flavy régnait seul.

GÉRARD.—L'infâme ! le sang innocent retombera sur sa tête... Mais vous, seigneur, comment vous traita-t-il ?

LORÉDAN.—Comme je devais m'y attendre... Je revins au château, mais le remords me poursuivait sans cesse, tout me rappelait mon crime ; la vie était devenue pour moi insupportable... Un jour Flavy m'entraîna dans un lieu solitaire. La Dora, dont les eaux baignent les murs du château, était débordée... Vous êtes triste, chevalier.

GÉRARD.—Ce nom me rappelle de fâcheux souvenirs. Un de mes frères a péri dans la Dora.

LORÉDAN.—Devant Dieu soit son âme !... Nous entrâmes dans un bateau, et à peine étions-nous au milieu du torrent, que Flavy s'élance sur moi, me frappe de trois coups de poignard et me jette dans la rivière. Je ne sais par quel miracle je fus sauvé ; mais, quelques heures après, je revins à la vie, et je me trouvai dans une cabane habitée par

des paysans. On me traita comme un frère et, à peine guéri de mes blessures, je partis pour la croisade.

GÉRARD.—Étrange coïncidence !... Combien d'années se sont écoulées depuis ce fatal événement ?

LORÉDAN.—Dix années, Monseigneur.

GÉRARD.—Votre nom ?

LORÉDAN.—Je vous l'ai dit. . . Lorédan.

GÉRARD.—O désespoir !

LORÉDAN.—Ce nom, je le porte depuis peu de temps. On m'appelait autrefois Jehan des Ardouins.

GÉRARD.—O mon frère !... je suis Gérard des Ardouins.

LORÉDAN, *l'embrassant.*—Gérard ! mon bon Gérard ! la voix du sang parlait à mon âme...Et notre père, vit-il encore ?

GÉRARD.—Il vit pour jouir de ta vue, pour t'aimer, pour te bénir.

LORÉDAN.—Non, je n'en suis pas digne.

GÉRARD.—Jehan, il faut partir... Ah ! pourvu qu'à ta vue il n'expire pas de joie !

LORÉDAN.—Je l'ai juré, je n'embrasserai mon père, je ne quitterai mon armure, je ne boirai de vin que lorsque j'aurai accompli mon expiation.

GÉRARD.—Tu l'accompliras, mon frère, dès demain, dès aujourd'hui. Je suis à tes ordres, je ne te demande que le poste du péril.

LORÉDAN.—Je le garde pour moi.

LE CRIEUR PUBLIC, *en dehors.*—Onze heures. Le ciel est pur, la nuit calme : habitants de Montbrun, dormez.

LORÉDAN.—Frère, il nous faudra demain de la force et de l'énergie. La nuit s'écoule, allons réparer nos forces épuisées. Bonne nuit, frère.

GÉRARD.—Bonne nuit.

SCÈNE IX.

(Le théâtre s'obscurcit.)

LORÉDAN, *sur le devant de la scène.*

LORÉDAN.—Mon Dieu, je ne demandais que l'occasion d'expier mon crime, et tu me rends mon frère. Ah ! sois à jamais béni. Protège-moi dans mon entreprise, et s'il reste quelque héritier du comte de Lusigny...

(Un fantôme blanc paraît dans le fond du théâtre, s'approche d'une table, écrit quelques mots et disparaît.)

Est-ce un rêve? . . Mais non... un être mystérieux s'est approché de cette table... je l'ai vu écrire ; voyons. (*Il prend le papier et lit.*)

"Le fils du comte de Lusigny, que vous " croyez mort, gémit dans les souterrains " du château ; c'est vous qui devez le déli- " vrer. En sauvant le fils, vous expierez vos " torts envers le père. Vous êtes entouré " d'assassins, fuyez." (*Il ne lit pas la dernière phrase.*)

LORÉDAN.—Le fils du comte de Lusigny vit encore... O bonheur ! ses funérailles étaient donc une ruse de Flavy ?...Gérard ! Gérard !

SCÈNE X.

LORÉDAN, GÉRARD.

LORÉDAN.—N'as-tu rien vu, frère?

GÉRARD.—Quelle exaltation!

LORÉDAN.—Lis.

GÉRARD.—D'où vient ce billet?

LORÉDAN.—Le sais-je, moi? Un fantôme, une dame blanche, un ange tutélaire...

GÉRARD, *lisant.* "Vous êtes entouré d'assassins, fuyez."

LORÉDAN, *regardant le billet.*—Je n'avais pas vu cela.

GÉRARD.—C'est la voix de Dieu.

LORÉDAN.—Fuyons.. mais la porte est fermée.

GÉRARD.—Apprêtons-nous à nous défendre... Cabaretier!

SCÈNE XI.

LORÉDAN, GÉRARD, LE CABARETIER.

LE CABARETIER.—Messire.

GÉRARD.—Nous partons; ouvre-nous ta porte.

LE CABARETIER.—Par une nuit aussi sombre! Après le couvre-feu!

GÉRARD.—Ouvre, te dis-je.

LE CABARETIER.—Mais, Seigneur...

GÉRARD, *tirant son poignard.*—Ouvriras-tu? (*Le cabaretier obéit.*) Tiens, voilà de l'or.

LE CABARETIER.—Merci. (*A part.*) Notre coup est manqué.

SCÈNE XII.

LE CABARETIER *seul.*

LE CABARETIER.—Ils sont sauvés... mais pas pour longtemps... Allons trouver Rinaldi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

(Une salle d'une architecture sombre et sévère, plusieurs portes latérales, chaînes suspendues aux murs.)

SCÈNE I.

RINALDI, BEPPO.

RINALDI.—Es-tu prêt à partir ?

BEPPO.—Oui, Messire ; vos hommes d'armes sont réunis dans la cour d'honneur ; ils n'attendent que moi, et moi je n'attends que vos ordres.

RINALDI.—Je te confie une mission importante, périlleuse peut-être.

BEPPO.—Tant mieux, Messire ; je vous avouerai sans détour que la garde des prisons commence à me peser. Quand on est resté dix ans en Palestine, quand on a vu le siège de Saint-Jean-d'Acre, on ne recule pas devant un combat, quelque périlleux qu'il soit.

RINALDI.—Deux chevaliers croisés sont arrivés hier dans le village de Montbrun.

BEPPO.— J'ai cru les aperçevoir sous les murailles du château.

RINALDI.—Ce sont eux. Eh bien ! brave Beppo, il faut les arrêter.

BEPPO.—Cela suffit, Messire ; leur nom ?

RINALDI.—J'ignore le nom du plus jeune ; le plus âgé s'appelle Lorédan... J'entends du bruit dans l'appartement du comte. Adieu.

SCÈNE II.

BEPPO, *seul.*

BEPPO.—Lorédan !... Serait-ce ce vaillant chevalier, si longtemps la terreur des infidèles, ce chevalier qui fut mon capitaine, et qui, devant Saint-Jean-d'Acre, se dévoua pour moi et me sauva la vie ?.. Hier, en effet, malgré l'obscurité naissante, j'ai cru le reconnaître. Et c'est moi qui suis chargé de l'arrêter !... Non, l'ingratitude n'a jamais trouvé place dans mon cœur... Que Rinaldi confie à un autre cette mission odieuse... Mais que dis-je ? Un autre l'arrêtera peut-être... Voici le comte, sortons.

SCÈNE III.

FLAVY, RINALDI.

FLAVY.—Il se sont sauvés ?...

RINALDI.—Oui, seigneur ; au moment où je croyais les tenir, il m'ont échappé.

FLAVY, *d'un ton menaçant.*—Ah ! si je connais ais moins ta dextérité...

RINALDI.—Satan lui-même eût été déjoué, seigneur. A minuit je devais les frapper ; les bourreaux n'attendaient que le signal. Tout à coup on appelle ; le cabaretier accourt pour n'éveiller aucun soupçon. On lui demande d'ouvrir la porte, on l'accuse de trahison, on le menace... Que faire ?...

FLAVY.—Ai-je besoin de te le dire ?

RINALDI.—Il était seul, surpris, désarmé.

D'ailleurs, il eût été imprudent de les attaquer ; leurs cris auraient pu attirer les voisins et exciter une sédition.

FLAVY.—Mon âme est agitée d'un trouble extraordinaire ; pour faire trêve à mes ennuis, j'ai voulu lire l'histoire de ma jeunesse : tu sais que j'ai eu soin de l'écrire jour par jour. Le hasard m'a mis cette page sous les yeux.

RINALDI, *lisant.*—"Le 22 mai de l'an de grâce 1163, je sortis avec Jehan des Ardouins et mon domestique Rinaldi. A quelque distance du château, nous trouvâmes un bohémien, et nous lui demandâmes notre bonne aventure. " L'un de vous, dit le bohé-" mien, sera comte, l'autre bourreau... " Puis il murmura quelques mots inintelligibles et disparut."

FLAVY.—La prédiction est accomplie, je suis comte, tu es mon bourreau : mais ces mots inintelligibles, ce regard mystérieux, cette fuite précipitée...

RINALDI.—Qu'avez-vous à craindre, seigneur ? Jehan des Ardouins est mort depuis onze ans. Plaise au Ciel que vous n'ayez pas de plus terribles ennemis !

FLAVY.—Jehan est un homme dangereux, j'ai dû m'en défaire.

RINALDI.—Vous avez bien fait.

FLAVY.—Tout est-il tranquille ?

RINALDI.—Oui, seigneur ; les paysans seuls murmurent.

FLAVY.—Ils murmurent toujours.

RINALDI.—Ils se plaignent des taxes, des corvées, des rapines de vos hommes d'ar-

mes; les temps sont durs, ils souffrent beaucoup.

FLAVY.—Tant mieux; la souffrance les rendra plus dociles.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN GARDE.

LE GARDE.—Seigneur, un religieux demande à vous parler.

FLAVY.—Le connais-tu?

LE GARDE.—Non, seigneur.

FLAVY.—Va voir, Rinaldi.

SCÈNE V.

FLAVY *seul.*

FLAVY.—Je ressens aujourd'hui une mélancolie sombre, accablante. Et cependant le ciel est pur, le soleil parcourt majestueusement sa carrière, la nature se présente à moi revêtue de tous ses charmes... Oui, mais au milieu de ces champs, je vois des moissons foulées aux pieds par mes soldats, je vois tout un peuple mourant de faim, un peuple qui me déteste, qui me maudit. (*Il s'appuie sur la fenêtre et demeure quelque temps pensif.*) Eh bien?

SCÈNE VI.

FLAVY, RINALDI.

RINALDI, *avec joie.*—Ce religieux dont l'air est si vénérable est le chevalier Lorédan.

FLAVY.—Dis-tu vrai ?...

RINALDI.—Oui, seigneur ; je l'ai reconnu malgré sa longue barbe et sa robe flottante.

FLAVY.—Il demande à me parler ?. .

RINALDI.—Oui, seigneur.

FLAVY.—Qu'on l'introduise.

SCÈNE VII.

FLAVY *seul.*

FLAVY.—J'étais trop prompt à m'alarmer, la fortune devient docile ; mais qui peut amener ce chevalier dans mon château ? qui lui fait prendre un déguisement si bizarre ? Est-ce un ami ? Non, je n'en ai pas. C'est donc un espion... peut-être un assassin !

SCÈNE VIII.

FLAVY, RINALDI, LORÉDAN *vêtu en religieux.*

LORÉDAN.—Que Dieu vous protège, mon bon seigneur. Je suis un pauvre religieux de l'ordre de St-Benoît. Je vais en Terre-Sainte. Je vous prie de me donner pour cette nuit asile et protection dans votre château.

FLAVY.—Volontiers, mon Père ; je vais ordonner de vous y préparer un logement.

LORÉDAN.—Dieu vous le rendra, mon bon seigneur.

FLAVY.—Il m'est si doux d'accueillir les religieux de votre ordre !

LORÉDAN, *à part.*—Mon entreprise réussit ; merci, mon Dieu !

FLAVY.—Vous venez de Terre-Sainte, dites-vous ?

LORÉDAN.—J'y vais, au contraire.

FLAVY.—J'aurai mal compris : je croyais que vous faisiez partie d'une expédition précédente.

LORÉDAN.—Vous êtes mal informé, seigneur.

FLAVY.—Non, non ; vous portiez alors un autre costume. Je vais vous faire venir mes gardes ; ils entendront volontiers des récits de batailles.

LORÉDAN.—Eh ! seigneur, que peut vous dire un pauvre religieux ? Il ne peut que vous exhorter à craindre Dieu et à aimer votre prochain.

FLAVY.—Je connais mes devoirs, mon Père. Mais avouez que vous n'avez pas toujours porté l'habit religieux.

LORÉDAN.—Seigneur...

FLAVY.—Vous le nieriez en vain, je lis dans vos yeux que vous avez porté les armes et que vous avez fait mordre la poussiére à plus d'un ennemi du Christ.

LORÉDAN.—Eh bien ! seigneur, je l'avoue, avant de faire partie de la milice de Dieu, j'ai servi les princes de la terre.

FLAVY, *à part.*—Rinaldi disait vrai.

LORÉDAN, *à part.*—Me reconnaîtrait-il ?

FLAVY.—Dans quel pays s'est écoulée votre enfance ?

LORÉDAN.—En Italie.

FLAVY.—Vous vous trompez, mon Père ; vous êtes Français : je le lis dans vos yeux.

LORÉDAN.—Mais, seigneur !...

FLAVY.—Vous êtes originaire du pays de Guienne.

LORÉDAN, *à part.*—Dieu !

FLAVY.—Votre nom ?

LORÉDAN.—Le Père Stephano.

FLAVY.—Vous êtes le chevalier Lorédan.

LORÉDAN.—Vous savez tout. Oui, je suis Lorédan, et si j'ai changé de costume, c'est..

FLAVY.—Pour ne pas m'effrayer, sans doute...

LORÉDAN.—Pour être mieux reçu de vous.

FLAVY.—Vous connaissez ma piété profonde, mon respect pour les moines... mais cette feinte était inutile. J'aime aussi les chevaliers, ceux surtout qui viennent accomplir des vœux, méditer des attaques, examiner mon château...

LORÉDAN, *à part.*—Je suis trahi.

FLAVY.—Cet appartement vous convient-il, mon Père?

LORÉDAN.—Mais, seigneur !...

FLAVY.—Les portes sont solides, vous allez en juger. Rinaldi, fermez toutes ces portes, faites préparer les chaînes les plus lourdes; vous me répondez du prisonnier... Au revoir, mon Père.

SCÈNE IX.

LORÉDAN *seul.*

LORÉDAN.—Je suis trahi, indignement trahi !... Ce cabaretier est le suppôt du comte, mais je suis inconnu encore... On ignore que Lorédan est le baron des Ar-

douins; on ignore que le Ciel lui même m'arme de ce poignard pour punir le crime et venger l'innocence. O Flavy, je suis ton prisonnier, mais ma captivité te coûtera cher... (*Il quitte son costume de religieux et paraît revêtu d'une brillante armure.*)

SCÈNE X.

LORÉDAN, BEPPO *portant des chaînes, des clefs, etc.*

BEPPO, *s'arrêtant à la porte avec respect.*— Chevalier Lorédan.

LORÉDAN.—Qui êtes-vous?

BEPPO.—Avez-vous oublié Beppo, votre serviteur, votre soldat, à qui vous sauvâtes la vie devant Saint-Jean-d'Acre?

LORÉDAN.—Un de mes soldats s'appelait Beppo, mais je ne le croyais pas assez lâche pour devenir geôlier de Flavy.

BEPPO.—Vos reproches sont justes, seigneur; mais c'est la nécessité qui m'a conduit ici, mon amour pour les malheureux m'y retient. J'ai déjà soulagé en secret quelques infortunes, et peut-être serai-je assez heureux pour m'acquitter envers vous.

LORÉDAN.—Ces sentiments vous honorent, Beppo. Êtes-vous toujours aussi loyal que lorsque vous serviez sous mes ordres?

BEPPO.—Si un autre m'adressait cette question, voici quelle serait ma réponse (*Il met la main sur son poignard.*)

LORÉDAN.—Eh bien!. puisque je vous ai sauvé la vie, puisque vous voulez vous ac-

quitter envers moi, conduisez-moi cette nuit dans l'appartement du comte.

Beppo.—Je devine vos desseins, seigneur; est-ce possible? Ah! plutôt demandez-moi de vous délivrer; ma perte est assurée, mais je serai quitte envers vous.

Lorédan.—Et crois-tu qu'il y ait quelque moyen de m'arracher à la mort?

Beppo.—Oui, seigneur; un long souterrain fait communiquer avec la première enceinte du château l'auberge de la Tête-Noire.

Lorédan, *à part.*—Le mystère s'éclaircit. (*Haut.*) Continuez.

Beppo.—Le comte et Rinaldi gardent seuls la clef de cet étroit passage... En prenant les habits de Rinaldi ..

Lorédan.—Encore du sang!

Beppo.—Oui, mais c'est moi qui le verserai... Eh bien, seigneur?

Lorédan.—Je ne veux plus sortir.

Beppo.—Il le faut... Vous ne savez pas quels lieux vous habitez; le nom seul de cette salle vous ferait frémir: c'est la salle des Morts... Lorsque l'ombrageux Flavy veut se défaire en secret d'un ennemi, il l'enferme comme vous dans cette prison... Voyez-vous toutes ces portes? elles s'ouvrent sur un précipice... A cent pieds de profondeur mugit un torrent. (*Il ouvre une porte.*) L'entendez-vous se briser contre les rochers?

Lorédan.—C'est affreux!

Beppo.—Un espace de trois pieds me sépare du précipice. C'est ici qu'on introduit le prisonnier... Trompé par l'obscurité, il

s'avance, puis tout à coup il pousse un cri déchirant et disparaît pour toujours.

LORÉDAN.—Quelle barbarie !

BEPPO.—Et vous voudriez rester encore?

LORÉDAN.—Oui, Beppo. Cette liberté que tu me proposes, je te la demande pour un autre. Un prisonnier jeté dès l'âge le plus tendre dans les souterrains du château y gémit depuis dix ans... C'est lui, Beppo, qu'il faut sauver.

BEPPO.—Je ne vous comprends pas, seigneur Lorédan.

LORÉDAN.—Quoi ! le dernier rejeton des comtes de Lusigny n'est pas dans vos cachots?

BEPPO.—Non, seigneur, à moins que sa captivité ne soit un secret de Flavy.

LORÉDAN.—Eh bien ! je me résigne à mon sort... Pourquoi ces chaînes, Beppo?

BEPPO.—Ah ! seigneur Lorédan !

LORÉDAN, *lui présentant ses mains.*—Fais ton devoir.

BEPPO, *jetant les chaînes.*—Enchaîner mon capitaine ! jamais...

LORÉDAN.—Il le faut pour n'éveiller aucun soupçon... Reviens dans quelques heures ; peut-être l'avenir nous apparaîtra-t-il sous un aspect moins triste.

BEPPO. — J obéis, seigneur ; mais cette nuit, ou vous serez libre, ou je serai mort.

SCENE XI.

(Le théâtre s'obscurcit.)

LORÉDAN *enchaîné.*

LORÉDAN.—Un passage souterrain unit le château à la taverne de la Tête-Noire... O Flavy, que ton génie est fécond en ressources! Profitons de cette découverte... Si cette nuit, pendant que les paysans assiégeront le château, Gérard profitait de ce passage pour s'introduire dans la première enceinte... A quoi bon? le jeune comte de Lusigny n'existe plus... Aurais-je été le jouet d'un songe? Cependant je l'ai vu, ce fantôme blanc, s'avancer vers une table, écrire quelques mots... Ce billet mystérieux, je l'ai remis entre les mains de Gérard... Les morts sortiraient-ils du tombeau pour tromper les vivants? O Dieu qui lisez dans mon cœur, vous le savez, je n'ai qu'un désir, accomplir mon vœu, expier mon crime. Prenez mon sang, mais rendez au jeune comte de Lusigny le château de ses pères.

(Le fantôme blanc paraît au fond du théâtre, conduisant un enfant. Il regarde Lorédan, lui montre l'enfant, puis le ciel, et disparaît.—Le théâtre est tout à fait obscur.)

SCENE XII.

(La scène doit être éclairée.)

LORÉDAN, ROBERT DE LUSIGNY.

ROBERT.—Où suis-je? Quelle douce lumière m'environne!... Jouirais-je enfin de la liberté? Qui êtes-vous, seigneur?

LORÉDAN, *un genou à terre.*—Je suis le chevalier Lorédan, votre défenseur, votre vassal.

ROBERT.—Quels doux regards! quelle voix! Jamais je n'ai éprouvé un semblable bonheur.

LORÉDAN.—Vous ne voyez donc personne, monseigneur?

ROBERT.—Je suis un pauvre captif, enseveli vivant dans les entrailles de la terre. Quelquefois, à travers les grilles de mon cachot, je vois passer un homme à l'aspect sinistre; je l'appelle, mais il ne répond pas.

LORÉDAN.—Depuis combien de temps êtes-vous prisonnier?

ROBERT.—Eh! le sais-je, seigneur? Puis-je distinguer la nuit d'avec le jour? Ah! si je ne me voyais encore petit enfant, je dirais qu'il y a plusieurs siècles.

LORÉDAN, *à part*—Pauvre enfant!

ROBERT.—Vous êtes ému, chevalier, vous compatissez à mes souffrances... Oh! que cette compassion me fait de bien!

LORÉDAN.—Et qui donc prend soin de votre nourriture?

ROBERT.—Une personne inconnue. J'entends quelquefois soulever une trappe pratiquée dans la voûte, et c'est par là qu'on m'envoie le pain noir qui soutient mon existence; mais bien souvent on m'oublie, bien souvent j'endure les tourments de la faim.

LORÉDAN.—Que faites-vous alors?

ROBERT.—Je tombe à genoux et je prie.

LORÉDAN.—Ah! vous devez bien maudire vos bourreaux?

ROBERT.—Les maudire! Non, seigneur; je ne sais qu'aimer. Lorsque parfois j'entends des pas dans les profonds corridors qui avoisinent ma prison, je prête l'oreille avec avidité... puis, quand ces pas se rapprochent, mon cœur bat avec plus de force; je tends les bras vers celui qui s'avance. Ah! que je voudrais lui serrer la main comme je sers la vôtre! que je voudrais l'embrasser!... Ces chaînes sont bien lourdes, seigneur; elles doivent meurtrir vos bras.

LORÉDAN.—Oh! non; je suis habitué à souffrir.

ROBERT.— Vous pleurez.

LORÉDAN.—C'est que... vos paroles... produisent dans mon âme...

ROBERT.—J'ai bien pleuré, moi aussi, lorsque le froid, la peur, l'ennui, les souffrances, la faim, me faisaient éprouver leurs tortures... j'ai bien pleuré!

LORÉDAN.—Et personne n'essuyait vos larmes?

ROBERT.—Alors un être mystérieux, une dame blanche, descendait dans ma prison;

sa vue, son sourire bannissait toutes mes douleurs ; elle m'appelait son fils, elle me consolait. Oh ! que j'étais heureux auprès d'elle !

LORÉDAN.—La connaissez-vous ?

ROBERT.—Un voile blanc couvre son visage, mais mon cœur la reconnaît ; c'est ma mère. Tout à l'heure encore, j'étais bien triste ; je l'ai appelée... elle est venue dans mon cachot. A sa voix, la porte s'est ouverte, et elle m'a conduit auprès de vous.

LORÉDAN.—Comment fûtes-vous jeté dans les cachots du château ?

ROBERT.—Mes souvenirs sont bien confus... Mon père disparut subitement, et laissa ma mère en proie à la douleur la plus vive. Une nuit, j'entendis ma mère jeter des cris déchirants ; ces cris devinrent de plus en plus étouffés. Je m'élançai hors de mon lit pour lui porter secours ; quatre hommes masqués me saisirent et me conduisirent dans un obscur souterrain... Je vous ai dit le reste.

LORÉDAN.— Cruel Flavy !

ROBERT.—Flavy... c'est le nom d'un des gardes de mon père. Il avait l'air sombre et rêveur ; je le haïssais. Ah ! j'aimais bien mieux son noble ami, le baron des Ardouins... Vous vous troublez, seigneur.

LORÉDAN.—Non, non. C'est que... il est des circonstances...

ROBERT.—Pourriez-vous me dire, seigneur, ce qu'est devenu mon père ? Est-il revenu dans son château ? Pourquoi me tient-il ainsi éloigné de lui ?

LORÉDAN, *avec désespoir.*—Ah ! Monseigneur ! ...

ROBERT.—C'est que j'aimais tant mon père !

LORÉDAN.—Ayez pitié de moi, Monseigneur !

ROBERT.—Il était si bon !

LORÉDAN, *à genoux.*—Pitié ! pitié !

ROBERT.—Que faites-vous, Lorédan ?

LORÉDAN.—Vous déchirez mon âme... Ah ! ne me parlez pas de votre père !...

ROBERT.—Calmez-vous, Lorédan...je vous aime, je m'attache à vous, me permettrez-vous de vous suivre ?

LORÉDAN.—Me suivre ! Avez-vous oublié que je suis prisonnier ?

ROBERT.—Eh bien ! je resterai près de vous ; nous nous consolerons ensemble. La dame blanche reviendra nous visiter. Ici, nous jouirons de l'aspect du ciel. Dieu ! quel éclat ! quelle magnificence ! quel air pur on respire !... (*Il va à la fenêtre.*)

LORÉDAN.—Que faites-vous, seigneur ?... Si on vous voyait...

ROBERT.—Que craignez-vous ?

LORÉDAN.—Vous nous perdez tous les deux... Quittez cette fenêtre.

ROBERT.—Il m'eût été bien doux cependant de contempler ce magnifique spectacle. Ah ! que ne puis-je, comme l'hirondelle qui suspend son nid aux créneaux de ces tours, voler loin de ma prison... Qu'avez-vous, Lorédan ?

LORÉDAN.—J'entends du bruit...on vient.. on ouvre la porte... Que devenir ? (*Il hésite*

un instant.) C'est Dieu qui m'inspire, suivez-moi. (*Il ouvre la porte donnant sur le précipice.*) Vous êtes suspendu sur un abîme : trois pas à peine vous en séparent ; restez immobile... Dans un instant je viendrai vous délivrer... Que Dieu vous protège, gracieux enfant.

SCÈNE XIII.

LORÉDAN, FLAVY.

FLAVY.—Vous avez changé de plumage, mon Père.

LORÉDAN.—Oui, seigneur ; l'habit ne fait pas le moine, dit-on.

FLAVY.—Comment vous trouvez-vous dans votre nouvelle demeure ?

LORÉDAN.—A merveille, grâce à vos soins. Je compte y revenir bientôt.

FLAVY.—Vous espérez donc en sortir ?

LORÉDAN.—Oui, seigneur.

FLAVY.—Ce sera difficile.

LORÉDAN.—Peut-être... Je vous attendais.

FLAVY.—Vous m'attendiez ?

LORÉDAN.—Oui ; je me suis dit : Flavy est plus soupçonneux encore que cruel. Occupé sans cesse à découvrir de nouveaux complots, il ne fera pas mourir un prisonnier avant d'avoir voulu lui arracher ses secrets.

FLAVY.—Tu as déviné juste... Sois sincère, et je te traiterai avec clémence.

LORÉDAN.—La clémence, tu ne l'as jamais connue.

FLAVY.—Lorédan, répondez ; quel dessein vous a conduit dans mon château ?

LORÉDAN.—Le désir d'affranchir de ta domination le pays que tu opprimes.

FLAVY.—Lorédan, vous m'insultez.

LORÉDAN.—Vous m'ordonnez d'être sincère, j'obéis.

FLAVY.—Je puis donc user des droits de la victoire ?

LORÉDAN.—Qui vous le conteste ? Vous pouvez appeler vos bourreaux, vous pouvez me plonger dans ces abîmes que j'entends gronder sous mes pieds ; j'ai vu la mort d'assez près pour ne pas pâlir devant elle. Mais il est un secret que je dois vous révéler ; voulez-vous m'entendre un instant ?

FLAVY.—Parlez.

LORÉDAN.—Il y a quinze ans, deux hommes liés d'une étroite amitié vivaient à la cour du comte de Lusigny ; l'un s'appelait Flavy, l'autre Jehan des Ardouins.

FLAVY, *à part.*—Où veut-il en venir ?

LORÉDAN.—Flavy est devenu comte de Montbrun ; mais Jehan des Ardouins ?...

FLAVY.—Qu'importe ?

LORÉDAN.—J'ai été sincère, soyez-le.

FLAVY.—Jehan des Ardouins est mort.

LORÉDAN.—Je le plains...Il vous rendit plus d'un service ; c'était un ami généreux. Vous rappelez-vous le jour où, prenant en main votre cause, il descendit en champ clos avec le comte Hermann, et sauva vos jours au péril des siens ?

FLAVY.—Oui.

LORÉDAN.—Il agit en loyal chevalier. Vous rappelez-vous encore ce jour où un bohémien vous prédit que vous deviendriez comte de Montbrun?

FLAVY.—Lorédan !

LORÉDAN.—Un obstacle s'opposait à vos desseins, c'était le comte. Une main le frappa dans l'ombre ; cette main, la reconnaîtriez-vous ?

FLAVY.—Silence !

LORÉDAN.—Je vous tiens ma promesse, seigneur. Je vous ai promis la révélation d'un secret, daignez m'entendre encore un instant... Le lendemain, la comtesse et son fils disparurent: on devait s'y attendre... Mais Jehan, votre ami, votre bienfaiteur, l'auteur de votre élévation, que devint-il?

FLAVY.—Je vous l'ai dit, il est mort.

LORÉDAN.—Et si je vous disais que ce Jehan que vous frappâtes de trois coups de poignard, est dans votre château, qu'il est devant vous !...

FLAVY.—Téméraire !

LORÉDAN.—Vous en doutez, Flavy ? Regardez cette main, votre poignard l'a transpercée.

FLAVY.—Jehan !...

LORÉDAN.—Oui, je suis Jehan des Ardouins, Jehan, ton ancien ami... et maintenant.....

FLAVY.—Malheureux !...quelle fatalité te conduit en ces lieux ?

LORÉDAN.—Tu l'as dit, c'est la fatalité, ou plutôt c'est un Dieu vengeur qui me conduit près de toi. N'est-ce pas Lui qui, la

nuit, environne ta couche de spectres menaçants? N'est-ce pas Lui qui a délivré de sa prison le dernier comte de Lusigny?

FLAVY.—Que dis-tu?

LORÉDAN.—La vérité; Robert de Lusigny est libre.

FLAVY.—Malédiction!...Rinaldi!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, RINALDI.

RINALDI, *entrant*.—Seigneur.

FLAVY.—Le jeune prisonnier est-il dans son cachot?

RINALDI.—Je l'ignore, seigneur.

FLAVY.—Va voir, cours...Malheur à qui a favorisé son évasion!

SCÈNE XV.

LORÉDAN, FLAVY.

LORÉDAN.—Peine inutile!...Il est sauvé, te dis-je.

FLAVY.—O désespoir!

LORÉDAN.—Toi, à qui le crime coûte si peu, tu n'as pu t'en défaire plus tôt? tu n'as pas pu frapper cette ombre, cette dame blanche qui le protège?

FLAVY.—Venir m'insulter dans mon propre palais! ..Sais-tu que d'un mot...

LORÉDAN.—Tu n'oseras pas.

FLAVY.—Tu me braves, Jehan!

LORÉDAN.—Tu n'oseras pas... La retraite du jeune comte n'est connue que de moi seul... Si je péris, tu l'ignoreras à jamais.

FLAVY.—Quelle audace!

LORÉDAN.—Crois-tu que je me sois jeté sous ta main en jeune téméraire?... Si demain à dix heures je ne suis pas libre, Gérard mon frère partira pour Lyon; il présentera à mes compagnons d'armes réunis dans cette ville des tablettes où se trouve le récit de tes crimes, et tous marcheront sur ton château pour me délivrer ou pour me venger.

FLAVY.—Eh bien! je les attends.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, RINALDI.

RINALDI.—Seigneur, le cachot est vide; le prisonnier s'est évadé.

FLAVY.—Qu'on fasse les recherches les plus actives. Malheur à vous s'il n'est pas découvert! Beppo!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, BEPPO.

FLAVY.—Conduisez ce prisonnier dans le cachot le plus obscur... Jehan, la haine d'un ancien ami est terrible; tu le sauras bientôt.

SCÈNE XVIII.

LORÉDAN, BEPPO.

LORÉDAN.—Beppo, je confie à votre loyauté le dernier des comtes de Lusigny.

BEPPO.—Comptez sur moi, seigneur.

LORÉDAN.—J'y compte... Quelle est la hauteur de cette tour?

BEPPO.—Cent pieds... De ce côté, elle est bordée d'affreux précipices; de celui-ci, on trouve une terrasse et un large fossé.

LORÉDAN.—La nuit est-elle venue?

BEPPO, *à la fenêtre.*—Oui, seigneur. Un orage violent s'élève, et de grosses gouttes de pluie commencent à tomber... Je vois une masse noire se traîner au pied de la tour... elle s'arrête... C'est un homme couvert d'un manteau... Il regarde... il agite un mouchoir.

LORÉDAN.—Dieu! si c'était lui!... (*Il court à la fenêtre.*) Beppo, délivrez-moi de mes fers. (*Beppo obéit; Lorédan prend des tablettes et écrit.*) Prenez ce billet, Beppo, et jetez-le à cet homme que vous venez de découvrir.

BEPPO.—Mais, seigneur...

LORÉDAN.—Tu hésites? Ah! je n'hésitai pas devant Saint-Jean-d'Acre!

BEPPO.—J'obéis, seigneur.

LORÉDAN.—Eh bien?

BEPPO.—Il le ramasse. Ciel!... un garde s'élance sur lui... une lutte s'engage... le garde est renversé... il se jette dans le fossé... il est sauvé.

LORÉDAN.—Dieu soit béni!... Celui que vous devez délivrer, Beppo, est là; il est là depuis plusieurs heures, suspendu sur l'abîme... Vous briserez les barreaux de cette fenêtre, et une heure après le couvre-feu, à l'aide d'une corde, vous descendrez sur la terrasse cet enfant que j'aime plus que moi-même, et qui saura plus tard vous récompenser.

BEPPO.—Il m'en coûtera la vie, mais j'obéirai, seigneur.

LORÉDAN.—Maintenant je suis prêt à vous suivre.

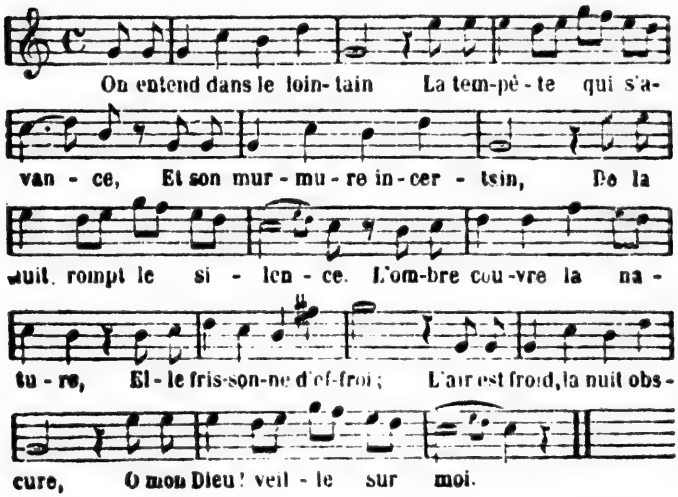
FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

(Même décor qu'au deuxième acte.)

SCÈNE I.

BEPPO, *une lance à la main, dans l'attitude d'une sentinelle ; il chante.*



SCÈNE II.

BEPPO, RINALDI.

BEPPO.—Qui va là ?
RINALDI.—Intendant.
BEPPO.—Le mot d'ordre ?

RINALDI.—France.
BEPPO.—Passez, Messire.

SCÈNE III.

BEPPO, *chantant.*

A la lueur des éclairs,
J'entrevois d'affreux nuages,
Et de leurs flancs entr'ouverts
Vont s'élancer les orages.
Le deuil couvre la nature,
Je partage son effroi ;
L'air est froid, la nuit obscure,
O mon Dieu, veille sur moi.
(On sonne le couvre-feu.)

Le couvre-feu ! Voici l'instant terrible. Bientôt un homme va se présenter sous la tour, et à l'aide d'une corde, je remettrai dans ses mains Robert de Lusigny. Pauvre enfant ! il gémissait dans les souterrains de Montbrun, et j'ignorais ses malheurs, j'ignorais son existence... je l'ai retiré de ce cabinet mystérieux où chaque pas pouvait l'entraîner dans l'abîme. Je l'ai caché dans l'une des salles de la tour... O mon Dieu, qui m'avez inspiré mon dessein, donnez-moi la force de l'accomplir... L'heure s'avance, partons. Mais voici le comte.

SCÈNE IV.

FLAVY, BEPPO.

FLAVY.—N'as-tu rien vu du haut de cette tour ?

BEPPO.—Non, seigneur ; tout est calme. Seulement la tempête redouble ; la nuit sera horrible.

FLAVY, *à part.*—Oui, elle sera horrible. (*Haut.*) Est-on sur les traces du prisonnier ?

BEPPO.—Non, seigneur ; il est sauvé sans doute.

FLAVY.—Où est Rinaldi ?

BEPPO.—Il vient de traverser cette salle.

SCÈNE V.

LES MÊMES, RINALDI.

RINALDI.—Seigneur, on vient de faire un nouveau captif ; on l'a surpris dans un bateau sous les murs de la forteresse.

FLAVY.—Son nom ?

RINALDI.—Je l'ignore. Voici les papiers qu'on a trouvés sur lui. (*Flavy prend les papiers et les lit avidement.*)

BEPPO, *à part.*—Un prisonnier... à cette heure... Dieu ! si c'était... (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

FLAVY, RINALDI.

FLAVY, *lisant.*—" Un passage souterrain conduit de la taverne de la Tête-Noire dans la première enceinte du château... Pendant que les paysans assiégeront la forteresse, vous vous introduirez dans la taverne." L'avis est bon. Rinaldi, tu doubleras les postes.

RINALDI.—Oui, seigneur.

FLAVY, *lisant.*—" Frère, si ton entreprise échoue, pars dès demain pour Lyon, et annonce à mes compagnons d'armes que Lorédan, captif à Montbrun, compte sur leurs bras... " L'imprudent, s'il n'a pas d'autres défenseurs, il sera longtemps mon captif. (*Lisant.*) " Trouve-toi, une heure après le couvre-feu, sous les fenêtres de la grande tour : un soldat fidèle te confiera un dépôt précieux... LORÉDAN." (*Avec colère.*) Quel est ce dépôt ? quel est ce soldat ?... Réponds-moi, Rinaldi.

RINALDI.—Seigneur, le dépôt ne peut être que le jeune prisonnier.

FLAVY.—Et le soldat ?

RINALDI.—Ce ne peut être que Beppo ; je l'ai vu s'entretenir avec Lorédan.

FLAVY.—Le traître ! Mais le prisonnier n'est pas sauvé encore ; il est sous ma main. Que Beppo soit mis à la question... qu'on recommence les plus actives recherches et qu'on amène Lorédan.

SCÈNE VII.

FLAVY, *seul.*

FLAVY.—Cette nuit même, mon château doit être attaqué par les paysans... Je ne les crains pas. Ils viendront se briser encore une fois contre le rocher qui me défend, et l'abîme sera leur tombeau... Mais le prisonnier, où donc est-il ? se cache-t-il au fond de ce précipice ? (*Il ouvre une porte.*) Non... Et d'ailleurs pourrait-il y vivre un seul instant ? Ah ! voici le conspirateur.

SCÈNE VIII.

FLAVY, LORÉDAN. (*Rinaldi introduit ce dernier et sort.*)

FLAVY.—Vous le voyez, Jehan, vous êtes en mon pouvoir, vous ne vivez que par mes ordres ; dites-moi la vérité, et ne me réduisez pas à la dure nécessité d'appeler les bourreaux.

LORÉDAN.—La vérité, Flavy, je vous l'ai dite ; voulez-vous l'entendre encore ?

FLAVY.—Je ne veux savoir qu'une chose, mais il faut que je la sache ; il le faut, entends-tu ? Qu'est devenu mon jeune captif ?

LORÉDAN.—Robert de Lusigny?

FLAVY.—Oui.

LORÉDAN.—Je vous l'ai dit, il est sauvé.

FLAVY.—Et qui l'a soustrait à ma puissance ?

LORÉDAN.—Moi.

FLAVY.—Tu as eu un complice?

LORÉDAN.—Non.

FLAVY.—Tu as séduit Beppo, et c'est lui.. (*A part.*) Il se trouble, Beppo est coupable. (*Haut.*) Tu le nierais en vain, il a tout déclaré dans les supplices, et maintenant il a recu le châtiment de sa trahison.

LORÉDAN.—Il est mort ?

FLAVY.—Oui.

LORÉDAN.—Et le prisonnier ?

FLAVY.—Tu me l'as dit, il est sauvé.

LORÉDAN.—J'ignore si Beppo fut mon complice, mais il en est un que tu ne pourras pas atteindre.

FLAVY, *à part.*—J'avais deviné juste. (*Haut.*) Cet autre, quel est-il ?

LORÉDAN.—Tu dois le connaître ; il te visite assez souvent pendant ton sommeil.

FLAVY.—Tu parles du spectre... Imposture !

LORÉDAN.—Ecoute... Qui gardait les clefs du souterrain où gémissait l'héritier des Lusigny ?

FLAVY.—Qu'importe ?

LORÉDAN.—Réponds.

FLAVY.—Eh bien ! moi.

LORÉDAN.—Ce n'est donc pas Beppo qui a ouvert la porte de fer : ce n'est donc pas Beppo qui a arrâché le prisonnier de tes mains : c'est donc un pouvoir supérieur... Ton visage s'assombrit ; tu commences à croire à mes paroles... Insensé, tu le vois, tu luttes contre le Ciel.

FLAVY, *après un instant de silence.*— Oui, je lutte contre le Ciel, et nous verrons à qui restera la victoire.

LORÉDAN.—Va, continue ta lutte impie ; tu es en trop beau chemin pour que je cherche à t'arrêter. N'as-tu rien de plus à me dire ?

FLAVY.—Il me reste à te punir de ton insolence.

LORÉDAN.—Tu n'oseras pas.

FLAVY.—Quel supplice mérite le téméraire qui vient tramer la ruine de Flavy dans son propre château ?

LORÉDAN.—Quel supplice ? S'il réussit, la palme de la victoire ; s'il succombe, celle du martyre.

FLAVY.—Prépare-toi à la cueillir.

LORÉDAN.—Tu n'oseras pas... En me perdant, tu te perds toi-même. Je te l'ai dit, si demain je ne suis pas libre, mon frère Gérard partira pour Lyon

FLAVY.—Tu devrais choisir un meilleur messager ; ton frère Gérard te trahit.

LORÉDAN.—Tu mens.

FLAVY.—La preuve est dans ma main.

LORÉDAN.—Tu mens.

FLAVY.—Reconnais-tu cette lettre? C'est ton frère qui me l'a remise. Tu le vois, il t'abandonne.

LORÉDAN.—Je vois toute l'étendue de mon malheur : Gérard mon frère est prisonnier.

FLAVY.—Oui, il est mon prisonnier; oui, vous êtes tous les deux en ma puissance. Va donc maintenant soulever mes vassaux ! Suis-je maître de toi? puis-je te perdre? puis-je t'anéantir?...

LORÉDAN.—Tu peux tout; mais le pouvoir mystérieux qui m'a conduit ici, qui me retient encore, saura bien m'arracher à tes coups.

FLAVY.—J'entends : tu comptes sur tes paysans. Eh bien ! lis.

LORÉDAN, *avec abattement*.—Mes plans sont découverts.

FLAVY.—Tu es moins fier que tout à l'heure. Que te reste-t-il maintenant?

LORÉDAN.—A embrasser mon frère et à mourir.

FLAVY, *appelant*.—Rinaldi!

SCÈNE IX.

FLAVY, LORÉDAN, GÉRARD, RINALDI.

RINALDI.--J'attendais vos ordres, seigneur.

GÉRARD, *s'élançant vers Lorédan.*—Jehan, mon frère, tout est perdu.

FLAVY, *à Gérard.*—Vous croyez, Messire? Tout vous réussit au contraire: vous vouliez vous introduire dans mon château, vous y êtes: vous pouvez librement conspirer contre moi.

GÉRARD.—La mort, Flavy, mais pas d'insultes.

FLAVY.—Vous serez satisfait, seigneur. (*Il conduit Rinaldi sur le devant de la scène.*) Tout est-il tranquille?

RINALDI.—Oui, seigneur; les postes sont doublés, et, en cas d'attaque, on s'apprête à faire une rude résistance.

FLAVY.—Et Beppo?...

RINALDI.—Je l'ai fait mettre à la question; il connaît la retraite de l'enfant, et il a promis de l'indiquer.

FLAVY.—Je me sens soulagé d'un poids accablant... Redoublons de vigilance, et quand le beffroi sonnera minuit... (*Il regarde les prisonniers.*) Tu comprends?

RINALDI.—Oui, seigneur.

FLAVY.—Suis-moi.

(*Pendant ce dialogue, Gérard et Lorédan se parlent au fond du théâtre.*)

SCÈNE X.

LORÉDAN, GÉRARD.

GÉRARD.—Tes consolations sont vaines, Jehan, le désespoir dévore mon âme... C'est moi qui t'ai perdu.

LORÉDAN.—Que dis-tu, Gérard ?

GÉRARD.—J'aurais dû user de plus de prudence; ces billets que je portais avec moi, j'aurais dû les cacher, les anéantir.

LORÉDAN.—Gérard, du courage, et non du désespoir... N'est-ce pas moi qui te perds? As-tu une expiation à accomplir, un crime à effacer? Est-ce à toi que la dame blanche a confié le secret terrible qui fait pâlir Flavy?

GÉRARD.—Et l'enfant, frère, où est-il ?

LORÉDAN.—Il est demeuré longtemps caché dans ce réduit... Vois-tu, il était dans un tombeau; c'est ici que Flavy ensevelit ses victimes. Beppo l'en a retiré ; il l'a caché dans la grande tour. C'est de là, frère, que tu devais le recevoir.

GÉRARD.—Et Beppo, qu'est-il devenu ?

LORÉDAN.—Il est entre les mains de Flavy.

GÉRARD.—Ah ! sans doute il a cessé de vivre.

LORÉDAN.—Flavy le disait tout à l'heure, mais il mentait. Beppo seul connaît la retraite du prisonnier, et le tyran ne le fera pas périr avant de lui avoir arraché son secret.

GÉRARD.—Et sais-tu si la torture?...

LORÉDAN.—Non. Flavy était sombre, rêveur; il ignorait le sort du prisonnier.

GÉRARD.—Puisse-t-il l'ignorer quelques heures encore !

LORÉDAN.— Le château sera-t-il attaqué cette nuit ?

GÉRARD.—A minuit. Les paysans, cachés dans les forêts voisines, marcheront en bon ordre. Plusieurs chevaliers allant en Terre-Sainte ont embrassé notre cause ; les échelles sont préparées, et nos gens décidés à vaincre ou à périr.

LORÉDAN.—Flavy sait tout ; le combat sera terrible.

GÉRARD.—Ah ! si nos projets avaient réussi !... si j'avais pu sauver le jeune comte de Lusigny, quelle n'eût pas été la joie de nos combattants !... Ils l'aiment sans l'avoir vu ; guidés par lui, ils eussent fait des prodiges.

LORÉDAN.— On vient... C'est le bourreau sans doute.

GÉRARD.—Je l'attends sans pâlir ; je suis prêt à paraître devant Dieu. (*Ils se retirent vers le fond du théâtre en voyant Beppo enchaîné.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, RINALDI, BEPPO.

RINALDI, *sur le devant de la scène.*—Tu te soutiens à peine, Beppo.

BEPPO.—Vous trouvez étonnant qu'après avoir été brisés par les tortures mes membres soient affaiblis ?

RINALDI.—Que ne révélais-tu ton secret ?

BEPPO.—Je vais tout dire, Rinaldi, je vais remettre entre vos mains l'enfant que vous cherchez ; mais il faut que je sois libre.

RINALDI.—A quoi bon ?

BEPPO.—Pour arriver jusqu'au prisonnier il me faudra ramper sur l'abîme ; j'ai besoin de toute ma liberté.

RINALDI.—Tu seras satisfait. (*Il délivre Beppo de ses fers.—Beppo saisit le poignard de Rinaldi et le place sur sa poitrine*)

BEPPO.—C'est mon tour maintenant.

RINALDI.—Beppo !...

BEPPO.—Tes prières sont inutiles.

RINALDI, *à genoux*—Grâce ! grâce !

BEPPO.—Et moi aussi, je te demandais grâce, lorsque mes os craquaient sur le chevalet, lorsque le fouet de tes bourreaux déchirait mon corps ; as-tu eu pitié de moi ?

RINALDI.—De grâce, éloigne ce poignard.

BEPPO.—Tu trembles comme un enfant... Que feras-tu donc au tribunal de Dieu ?... Ecoute ; où est Lorédan ?

LORÉDAN, *s'avançant avec Gérard.*—Me voici, brave Beppo.

BEPPO.—Encore prisonniers !... Rinaldi, délivre ces gentilshommes. (*Rinaldi obéit.*) Il me faut les clefs du château.

RINALDI.—Les voici. (*Il les donne.*)

BEPPO.—Maintenant tu n'as plus qu'à mourir.

RINALDI, *à genoux.*—Lorédan, ayez pitié de moi. Faut-il trahir Flavy ? faut-il l'assassiner ? faut-il vous livrer son château ? Je suis prêt à tout... mais la vie...

LORÉDAN.—Lâche !... Oui, tu vivras ; ton

sang ne vaut pas qu'on daigne le répandre. Tu vivras, mais tu connaîtras le poids de ces fers. Beppo, enchaînez-le.

(*Beppo attache Rinaldi à une des chaînes suspendues au mur et jette les clefs au milieu de la salle.—Le beffroi sonne; on entend crier:* Aux armes!)

BEPPO.—Le château est attaqué. Aux armes! aux armes!

LORÉDAN *et* GÉRARD.—Aux armes! aux armes! (*Ils tirent leurs épées et sortent.*)

SCÈNE XII.

RINALDI, *enchaîné.*

Est-ce un rêve?... Non, ces fers me le montrent assez... Imprudent! je me suis fié à la loyauté d'un soldat! J'aurais dû mieux le connaître... j'aurais dû savoir surtout que le bourreau de Flavy n'est pas en droit de compter sur la loyauté... Le bruit redouble... l'attaque a lieu sur tous les points... Je tremble... Je frissonne... Ciel! j'entends des pas... on s'approche... Que vois-je? le jeune captif!...

SCÈNE XIII.

RINALDI *enchaîné*, ROBERT.

ROBERT, *à part.*—Beppo m'a défendu de sortir de ma retraite, mais je ne puis lui obéir. Ce bruit d'armes, ces cris de guerre, produisent dans mon cœur un sentiment

que je ne connaissais pas. Que ne puis-je, revêtu, comme Lorédan, d'une brillante armure, me mêler aux combattants et partager la joie de la victoire! Mais quel est cet homme qui se cache en tremblant au fond de cette salle?

RINALDI.—Je suis un malheureux captif... Monseigneur, daignez me délivrer.

ROBERT.—Je vous reconnais; c'est vous qui m'avez traité avec tant de dureté.

RINALDI.—Ah! monseigneur, le ciel m'a bien puni. Si vous saviez quels sont mes tourments!

ROBERT.—Vous souffrez?

RINALDI.—Voyez ces chaînes, elles brisent mes membres. Si vous me délivrez, je vous protégerai, je vous défendrai.

ROBERT.—Eh! le puis-je?...

RINALDI.—Voyez-vous ces clefs?... l'une d'elles peut me rendre la liberté, la vie... Monseigneur, ayez pitié de moi.

ROBERT.—Je me laisse attendrir. (*Il va chercher les clefs et les présente à Rinaldi.*)

RINALDI, *indiquant une clef.*—La voici.

ROBERT *ouvre les cadenas des menottes.*—Tu es libre.

RINALDI, *saisissant Robert.*—Et vous êtes mon prisonnier.

ROBERT.—Ton prisonnier!... Infâme!...

RINALDI.—Oui; suivez-moi chez le comte.

ROBERT.—Non; plutôt mourir!

SCÈNE XIV.

FLAVY, ROBERT, RINALDI.

(Le théâtre s'obscurcit.)

FLAVY *entre en désordre, un poignard à la main.*

Tout est perdu ; les paysans sont maîtres du château... Malédiction !...

RINALDI.—Seigneur...

FLAVY.—Ah ! c'est toi ! Et mes ordres sont-ils exécutés ?

RINALDI.—Seigneur...

FLAVY.—Où sont les prisonniers ?

RINALDI.—Ah ! de grâce !...

FLAVY.—Ils sont libres ; ils ont ouvert les portes du château... Infâme ! c'est toi qui me perds. Tiens, voilà ta récompense ! (*Il le frappe.*) Ton sépulcre n'est pas loin. (*Il le jette dans la coulisse.—Apercevant Robert au fond du théâtre.*) Que vois-je ? Maudit enfant ! toi aussi, tu es l'auteur de ma mort ; mais je t'entraînerai dans ma tombe ! (*Il s'élance vers lui.*)

ROBERT, *à genoux.*—Dame blanche, veillez sur moi !...

(Le spectre paraît.)

FLAVY, *s'arrêtant.*—Le ciel et l'enfer combattent contre moi, je dois périr... (*Il se frappe et tombe dans la coulisse.*)

SCENE XV.

ROBERT *à genoux*, LE FANTÔME.

ROBERT.—Il a disparu dans l'abîme... O dame blanche, qui depuis tant d'années veillez sur un pauvre enfant, soyez à jamais bénie.

LE FANTÔME.—Mon fils!... (*Il disparaît.*)

SCÈNE XVI.

ROBERT, *s'élançant vers l'endroit où le fantôme a disparu.*—Ma mère! ma mère! je ne vous quitte pas! Elle m'abandonne... Que vais-je devenir? Si encore je pouvais sortir de ce château, retrouver Lorédan et combattre avec mes défenseurs!...

SCÈNE XVII.

ROBERT, LORÉDAN, GÉRARD, BEPPO, *l'épée à la main*; CHEVALIERS, SOLDATS, PAYSANS.

LORÉDAN, *entrant subitement.* -Le château est à nous! victoire!

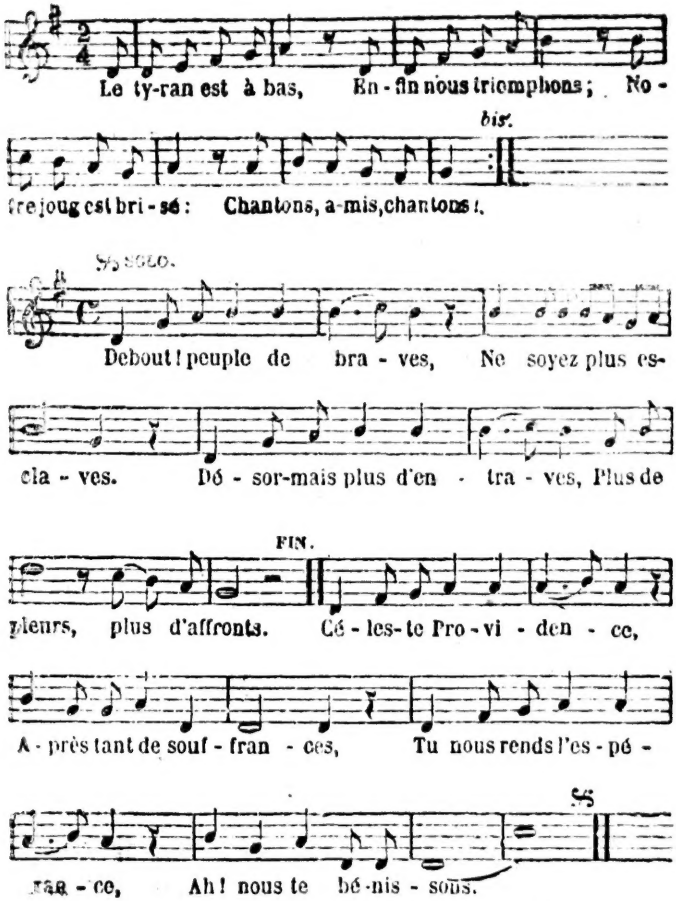
TOUS.—Victoire! victoire!

ROBERT, *s'élançant vers Lorédan.*—O mon sauveur!

LORÉDAN, *le prenant par la main.*—Amis, voici le captif dont je vous ai révélé l'existence; voici le dernier des comtes de Lusigny, pour lequel vous venez de combattre et de vaincre. C'est le possesseur de Montbrun, c'et notre suzerain...

Tous, *agitant leurs chapeaux.*—Vive Robert de Lusigny !

CHŒUR.



(*Après chaque solo le chœur reprend :*)

Le tyran est à bas,
Enfin nous triomphons ;
Notre joug est brisé ;
Chantons, amis, chantons !

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

Cité des L.
20